

Honneurs à un Géant

*Note sur le Panel spécial Archie Mafeje de la Conférence magistrale du
30^e anniversaire du CODESRIA qui s'est tenue à Dakar en décembre 2003*

« Je voudrais remercier le CODESRIA pour ce grand honneur, ce qui ne veut pas dire que je suis reconnaissant. Peut-être bien que vous ne me souhaitez pas de mourir prématurément, mais de mourir comme il faut. Quand on honore des gens, on le fait habituellement après leur mort, et la gloire vient après leur mort. Mais cette gloire vient avant ma mort. En fait, j'avais été prévenu par le philosophe Hountondji qui m'avait dit : « Attention, n'accepte pas cette chose. »

Comme on pouvait s'y attendre, la réponse initiale d'Archie à deux heures de présentations et de témoignages mettant en exergue sa contribution à la recherche africaine et mondiale et ses qualités humaines extraordinaires, fut à la fois de souligner le côté rituel de ce genre de pratiques et de nous rappeler qu'il était né d'une communauté de chercheurs dont la préoccupation première devrait être comment donner naissance à et nourrir plus de chercheurs comme lui.

Honorer les gens a été parfois, en effet, une façon de les enterrer. Il n'en est pas ainsi avec le panel du CODESRIA, pourrait-on soutenir ; car, comme l'a expliqué Adebayo Olukoshi, le Secrétaire exécutif, dans sa déclaration liminaire au panel, l'idée était de perpétuer une tradition du CODESRIA, celle de rompre, précisément, avec la terrible habitude des milieux uni-

Ebrima Sall
CODESRIA, Dakar,
Sénégal

versitaires africains qui consiste à reconnaître les grands scientifiques africains seulement après qu'ils ont été reconnus par l'Occident et après leur mort. La Charte du CODESRIA prévoit que l'on confère le titre de « Membre à vie » à certains des scientifiques africains les plus illustres, et la Conférence du Vingtième anniversaire du CODESRIA qui s'est déroulée en 1993 était une occasion pour Samir Amin, Abdallah Bujra et Govan Mbeki de recevoir le titre de « Membre à vie » du CODESRIA. La Dixième assemblée générale du CODESRIA, qui s'est déroulée à Kampala en décembre 2002, comportait également un panel spécial sur les travaux de Samir Amin.

Le sarcasme et les appréhensions de Mafeje sur le fait qu'il soit honoré de son vivant étaient donc plus une sorte de rappel, à nous autres des milieux universitaires africains, que le meilleur moyen d'honorer des gens comme lui n'est peut-être pas de les faire paraître comme des personnes extraordinaires, mais à la fois de préserver les conditions qui permettent aux milieux universitaires de produire

plus de grands chercheurs et de mettre en exergue les principes, éthiques, valeurs et pratiques que les jeunes générations de chercheurs devraient être encouragées à chérir, et de dépendre des personnes telles que lui comme des exemples vivants de ce que, en travaillant dur, elle (la jeune génération) pourrait chercher à atteindre. Le mentorat de jeunes chercheurs était en fait l'une des principales préoccupations de Mafeje. Je reviens sur cette question plus loin.

Le débat d'experts et les nombreux témoignages qui ont suivi étaient chacun un mélange de souvenirs personnels et de rencontres, intellectuelles ou autres, avec Mafeje, et une discussion de ses contributions à la recherche sur un large éventail de questions telles que la démocratie, la liberté académique, les questions foncières et agraires, et la nature de la recherche elle-même. Les présentations ont commencé par un portrait d'Archie Mafeje, l'homme et le chercheur (Ebrima Sall), suivi d'une présentation sur le style de recherche d'Archie : « croiser le fer dans les sciences sociales » (Fred Hendricks). Sam Moyo, le troisième orateur, a axé sa présentation sur le travail de Mafeje sur les questions foncières et agraires. Eddy Maloka a parlé de la place d'Archie aujourd'hui dans la communauté de chercheurs sud-africains où il est resté

un personnage relativement inconnu, en particulier de la jeune génération, un argument que Jimi Adesina a également fait valoir dans sa contribution au débat général. Maloka a également abordé le rythme lent du changement dans le secteur de l'enseignement tertiaire dans l'Afrique du Sud postapartheid, en particulier dans les questions relatives à la réforme du programme d'études, et Tandeka Nkiwane a discuté de la contribution de Mafeje au débat sur la démocratie. Les intervenants de la salle étaient notamment Helmi Sharawy, Samir Amin, Thandika Mkandawire, Jimi Adesina, Said Adejumobi, Kunle Amuwo, et Shahida El-Baz, l'épouse, amie et collègue qui a partagé 35 ans de la vie de Mafeje.

Mafeje : l'Homme et le Chercheur

Il a été rappelé aux participants que Mafeje aimait dire qu'il était sud-africain de naissance, hollandais de nationalité et égyptien d'adoption, car il a vécu au Caire pendant 24 ans. Il a passé son enfance et son adolescence en Afrique du Sud sous le régime de l'apartheid. Après un premier diplôme en zoologie et sciences botaniques, Mafeje obtint une maîtrise en anthropologie sociale à l'Université du Cap. Son mémoire de maîtrise sur le leadership au Transkei a été rédigé dans un monastère. Il obtint un doctorat de sociologie et d'anthropologie à l'Université de Cambridge, et retourna travailler en Afrique du Sud où on lui refusa un poste à l'Université du Cap (UCT) où il allait devenir le premier chargé de cours noir-africain. Par la suite, la vie d'Archie prit un tournant spectaculaire, car il partit alors en exil et ne retourna dans son Afrique du Sud natale que tout récemment. Il a occupé des postes supérieurs dans de nombreuses universités en Afrique et en Europe, y compris l'Université de Dar es-Salaam en Tanzanie, L'Université américaine du Caire, l'Université d'Afrique du Sud à Pretoria et l'Institut d'études sociales aux Pays-Bas. C'est aux Pays-Bas qu'en 1973, il devint Professeur d'Anthropologie et de Sociologie du Développement au Queen Juliana par une loi du parlement, avec l'approbation de l'ensemble des 29 universités des Pays-Bas. Cette loi a été publiée dans les prestigieuses Pages Bleues du bottin national néerlandais. Il s'agissait de l'une des plus hautes distinctions qu'un chercheur pouvait recevoir aux Pays-Bas. Il n'avait alors que 34 ans. Ses articles qui font école, ainsi que ses nombreuses autres publications, témoignaient du fait qu'il était sans doute

l'un des chercheurs les plus distingués que notre continent ait produit. Il était membre du Comité scientifique du CODESRIA au moment de sa disparition.

Les panélistes et les participants en général étaient unanimement d'accord sur ce qui était considéré comme les principaux traits de la personnalité de Mafeje. Il était d'une rigueur extrême, tant comme chercheur que dans son attitude personnelle dans la vie. « Archie ne supporte pas la paresse ». Et « Mafeje ne supporte pas le manque de sérieux, d'où qu'il vienne ». Ces phrases ont été répétées à maintes reprises au cours du panel spécial du CODESRIA. « Mafeje avait horreur des banalités et des platitudes, car il pensait que les gens doivent faire preuve d'une certaine indépendance de pensée » (Hendricks). Il avait un sens de l'intégrité élevé et un grand sens de la responsabilité sociale, et il était féroce-ment indépendant dans sa façon de penser, tout comme à l'égard de structures telles que les partis politiques. « Mafeje ne supporte pas les imbéciles ». Il était « tout à fait intransigeant » sur des questions de principe, et il « ne livrait jamais de batailles personnelles » (Shahida El-Baz). Il était très direct et parfois brutal dans ses critiques, et plutôt agressif, chose qui déstabilisait nombre de jeunes chercheurs.

Plusieurs de ses proches amis, cependant, soutenaient que derrière le Mafeje agressif et féroce-ment critique se cachait un homme plutôt timide. Il était aussi très fidèle à ses amis, au CODESRIA, et aux chercheurs africains en général. La complexité de sa personnalité est probablement mieux décrite dans un hommage très émouvant à son père, écrit par Dana Mafeje quelques jours après sa mort :

Beaucoup d'entre vous avez écrit sur ses prouesses académiques, son esprit de génie, son intelligence unique et sa lutte interminable pour sa nation et pour une Afrique plus forte. J'ai reconnu toutes ces qualités en lui dès le plus jeune âge, mais ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que Papa était un « Géant », pas seulement au sens intellectuel du terme, mais également au sens humain.

Mon père était un personnage critique, mais plein de bienveillance, dur mais rempli de compassion, sarcastique mais empreint de douceur, un peu fou mais si brillant, entêté mais dévoué, mais il était par-dessus tout un passionné.

Derrière cette façade cynique, mon père était l'homme le plus aimant, le plus chaleureux et le plus généreux que je n'aie jamais rencontré. Je me souviens encore très bien des moments où il m'habillait pour l'école, tous les jours (avec une rigueur militaire), me demandant religieusement ce que je voulais manger pour le déjeuner (jusqu'à ce que j'aie 26 ans !). Il ne me pressait jamais de revoir mes cours, car pour lui, les examens étaient faits pour les idiots. Il entretenait de sérieuses discussions avec moi sans jamais me regarder dans les yeux (ceux d'entre vous qui le connaissent personnellement savent de quoi je parle), me parlait avec logique même dans les situations les plus illogiques, me poussait à l'excellence, tout simplement pour que je mérite d'être sa fille, mais surtout parce qu'il était ma référence suprême.

Shahida El-Baz, son épouse, a fait un récit très émouvant des circonstances dans lesquelles ils se sont connus et ont partagé une vie entière de lutte dans le respect mutuel. Elle était étudiante à l'Institut d'études sociales / Institute of Social Studies (ISS) de la Haye, très active dans la campagne contre le refus par l'UCT d'autoriser Archie à prendre un poste auquel il avait été dûment nommé. Pendant sa période de travail à l'ISS, Mafeje était devenu le gourou d'un petit groupe d'étudiants radicaux, comme il allait devenir par la suite un membre essentiel des cercles marxistes et panafricains de l'Égypte. Quand ils prirent la décision de se marier, raconte le Dr El-Baz, il lui a dit : « Je sais que tu feras une mauvaise épouse, mais je n'aime pas les épouses, de toutes façons ».

Selon elle, certains des épisodes qui ont durablement marqué Mafeje étaient notamment son séjour en Namibie, séjour qu'il a en fait écourté, suite à sa déception totale devant le rythme lent des transformations qui avaient lieu après l'indépendance du pays, et aussi aux interminables batailles qu'il a dû mener contre des racistes impénitents qui s'accrochaient désespérément à une mentalité coloniale. Etant donné que le fait d'aller travailler en Namibie était pour lui un premier pas dans son voyage de retour en Afrique du Sud, cette expérience désagréable s'est traduite par un report de presque toute une décennie de ce retour.

Mafeje a servi de mentor à de nombreux chercheurs africains, et nombre de ceux-là, y compris certains des panélistes, trou-

vaient qu'il était dur avec eux, parce qu'il avait comme référence la formation rigoureuse qu'il avait lui-même suivie et les normes très élevées qu'il s'était fixées en tant que chercheur. Comme l'a dit une fois le sociologue sénégalais Momar Coumba Diop, Archie était ce qu'il aurait appelé un « aristocrate du savoir » et une espèce d'artiste créatif. Cependant, il était aussi un chercheur très engagé, dont la mission n'était rien de moins que la libération des Africains et la construction d'une communauté de chercheurs viable et auto-suffisante en Afrique. Sa curiosité intellectuelle n'avait pas de limites. Je me souviens de lui expliquant comment il avait passé six mois sous l'eau, à observer la flore et la faune de l'Océan Atlantique dans un sous-marin soviétique.

Croiser le fer en Sciences sociales

Fred Hendricks appelait Mafeje un « guerrier universitaire ». Mafeje considérait la discussion comme la guerre, et parlait explicitement de « croiser le fer » avec Ali Mazrui, dans le fameux débat Mafeje-Mazrui qui s'est poursuivi pendant deux ans dans les colonnes du *Bulletin du CODESRIA*. La forte métaphore « la discussion c'est la guerre » pouvait aussi s'appliquer aux échanges entre Mafeje et Sally Falk Moore, suite à la critique qu'il a écrite sur le livre de Moore sur *Anthropology and Africa*. La critique a été publiée dans le numéro inaugural de la Revue africaine de Sociologie / *African Sociological Review* en 1997. « Ses polémiques sont pleines de la métaphore de la guerre » (Hendricks) : « S'il y a une chose que les primitifs ne peuvent pas faire, c'est se battre dans l'obscurité » (Mafeje).

Du point de vue de la plupart des panélistes et des participants au grand débat, la recherche de Mafeje était un prolongement de ses batailles pour l'Afrique, car il était « totalement plongé dans la bataille pour l'Afrique ». Une bonne illustration de cette affirmation est son article qui fait école (publié en 1971 dans la revue *Journal of Modern African Studies*) sur l'idéologie du tribalisme, une idéologie qui, soutenait-il,

apportait certaines façons de reconstruire la réalité africaine. Elle considérait les sociétés africaines comme particulièrement tribales. Cette approche produisait certaines œillères ou prédispositions idéologiques qui faisaient qu'il était difficile pour ceux qui sont associés avec le système de voir

ces sociétés sous un autre angle quelconque. Certains modes de penser chez les chercheurs européens en Afrique et leurs homologues africains ont donc persisté, malgré les nombreux changements économiques et politiques importants qui sont survenus sur le continent au cours des 75 à 100 ans écoulés.

L'idéologie de l'altérité qui est si centrale à l'anthropologie coloniale est imprégnée d'un racisme profondément ancré que Mafeje a mis à nu avec brio. D'où les questions qu'il pose dans sa monographie intitulée *Anthropology and Independent Africans: Suicide, Or the End of an Era?*: quel est le fondement épistémologique de la discipline [anthropologie] dans l'Afrique indépendante ? Etant donné qu'elle était fondée sur l'altérité, comment peut-elle survivre alors que le colonialisme a été vaincu ? Cette monographie formait la partie centrale autour de laquelle un symposium était organisé dans le numéro inaugural de la Revue africaine de Sociologie / *African Sociological Review* en 1997. La déconstruction de concepts hérités des sciences sociales coloniales faisait en fait partie intégrante de la quête d'autonomie dans laquelle étaient engagés, aux côtés de nombreux autres distingués chercheurs africains, Archie Mafeje et Joseph Ki-Zerbo, qui ont été tous deux honorés à l'occasion de la Conférence du 30^e anniversaire du CODESRIA et qui sont partis tous deux.

Un autre bon exemple est la critique par Mafeje du Cadre Alternatif Africain pour l'Ajustement Structurel / African Alternative Framework to Structural Adjustment (AAFSAP), publiée dans le *Bulletin du CODESRIA* en 1990, dans laquelle il appelle ouvertement à « une « reprise de la pensée africaine ».

D'autres concepts qui ont été soumis à une critique approfondie par Mafeje sont notamment ceux de l'ethnicité (discuté par Hendricks), de l'africanité et de la paysannerie. La présentation de Sam Moyo était axée sur les travaux de Mafeje sur les questions foncières et agraires en Afrique. Dans sa critique du Livre Vert de Dessalegn Rahmato sur les organisations paysannes en Afrique, *Peasant Organizations in Africa*, Mafeje a mis en question l'hypothèse selon laquelle il existe des paysans en Afrique et a appelé à une étude beaucoup plus étroite des relations de propriété en milieu rural africain, plutôt que de transposer des concepts empruntés à la sociologie et l'anthropologie

européennes. C'était en partie en réponse aux travaux de Samir Amin sur le mode de production tributaire et sa caractérisation de certains rapports sociaux de semi-féodaux.

Concernant la question foncière, selon Moyo, Mafeje a soutenu qu'en dehors des colonies de peuplement de l'Afrique australe où l'on notait des expropriations foncières massives et une hégémonie raciale, il n'y avait pas de véritables questions foncières en Afrique.

Mafeje croisait donc le fer avec un grand nombre de chercheurs africains et non africains. En plus du débat Mazrui-Mafeje, les exemples cités par les divers panélistes comprennent : les revues critiques du livre de Sally Falk Moore et le Livre Vert de Dessalegn Rahmato que Sam Moyo a commenté dans sa présentation, qui ont tous deux suscité des réactions critiques de la part de leurs auteurs, ses débats avec Samir Amin sur le mode de production tributaire, mais aussi avec l'Organisation pour l'Alimentation et l'Agriculture, la Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique, et la Banque mondiale. Mafeje était membre du groupe d'experts qui, à la fin des années 1990, avait été mise en place par le CROP, un programme basé à Bergen, en Norvège, pour examiner les travaux de la Banque mondiale sur la pauvreté.

Les travaux de Mafeje, a soutenu Hendricks, précédaient dans une certaine mesure ce qui a émergé plus tard de l'école subalterne. Il considérait le colonialisme comme un avilissement des Africains. Malheureusement, selon Mafeje, le nationalisme ne finissait pas toujours comme une négation du colonialisme, mais son imitation.

La légitimité dont jouissait Mafeje en Afrique et ailleurs dans le monde a été une source de gêne pour tous ceux qui, notamment en dehors de l'Afrique, souhaitent continuer à écrire au sujet de notre continent de façons qui déforment la réalité. Mafeje représentait la conscience collective des chercheurs en sciences sociales, et ses connaissances étaient encyclopédiques.

Critiques

Mafeje a reçu le titre de Membre à vie du CODESRIA, pour l'ensemble de sa contribution à la recherche. Dans le discours prononcé lors de la cérémonie, il a déclaré qu'il ne se souciait pas de faire l'objet de critique sévère de la part des panélistes,

« car je savais que vous ne me dénonciez pas, puisque vous m'honorez ». Cependant, le panel n'avait pas pour objet de célébrer Mafeje sans critique, mais également de discuter de son œuvre d'un point de vue critique. Comme l'a dit Hendricks, dans sa contribution au panel, il répondait à l'invitation lancée par Archie à la jeune génération de croiser le fer, y compris avec lui. Il a donc souligné deux ou trois domaines dans lesquels il pensait que les positions de Mafeje posaient un problème.

L'un de ces domaines est l'Afrique du Nord, qui est presque totalement absente des travaux de Mafeje. Hendricks pensait que c'était une omission majeure, malgré le fait que Mafeje a vécu en Égypte pendant 24 ans. Cette omission était plutôt difficile à comprendre. Était-ce un reflet de ce que son épouse appelait une « mentalité de réfugié », c'est-à-dire, une certaine réticence de sa part à s'immerger profondément dans la vie sociale et intellectuelle de l'Égypte ?

« Mafeje livrait un combat solitaire » (Hendricks). Pour illustrer son propos, Hendricks a cité la critique par Mafeje des sciences sociales une à une, dans une conférence commémorative qu'il a tenue à Fort Hare en 2001, recommandant, en lieu et place, une approche « afrocentrique ».

Hendricks a également soutenu que vers la fin de sa vie, Mafeje était devenu « un homme amer » (Hendricks) et que l'amertume se glissait parfois dans ses écrits, bien qu'il ne cite aucun exemple de la façon dont cette amertume avait parfois assombri la recherche de Mafeje. Il y avait certainement beaucoup de choses au sujet desquelles Mafeje ne pouvait s'empêcher d'être mécontent. Outre l'expérience namibienne désagréable, quand il retourna en Afrique du Sud même, il était relativement inconnu de la jeune génération et isolé par ceux que leurs politiques rendaient mal à l'aise avec quelqu'un comme lui. Plusieurs orateurs ont souligné le fait que de nombreux chercheurs tels qu'Archie Mafeje, Bernard Magubane et Cheikh Anta Diop soient relativement inconnus des jeunes générations de chercheurs sud-africains, y compris de Jimi Adesina, Kunle Amuwo, Eddy Maloka et Tandeka Nkiwane. Eddy Maloka a expliqué comment l'Africa Institute of South Africa, sous son leadership, essayait de traiter ce problème en instituant un poste de chercheur visiteur Archie Mafeje, avec l'appui de la South African National

Research Foundation. Bien que particulièrement aigu en Afrique du Sud, le problème consistant à faire connaître de grands chercheurs africains aux jeunes générations de chercheurs est un problème à l'échelle de l'Afrique, et c'est la raison pour laquelle le CODESRIA a lancé une Série de conférences spéciales dans le but de permettre à des personnes comme Mafeje (qui était un des nominés de ce programme) de voyager et de donner des conférences dans différentes parties du continent.

En ce qui concerne l'isolement relatif de Mafeje en Afrique du Sud, dans les conversations que j'ai eu le privilège d'échanger avec lui pendant les dernières années de sa vie, il a dit à maintes reprises que certains chercheurs commençaient à se tenir loin de lui à partir du moment où il expliquait franchement ses points de vue sur certaines de leurs publications – qu'il trouvait plutôt imprécises. Il était également malheureux qu'en Afrique du Sud postapartheid, un chercheur du calibre d'Archie Mafeje puisse rester sans un bon régime de pension. Maloka a également fait la même observation importante qu'aucune tentative sérieuse n'est faite pour encourager les chercheurs africains à étudier l'histoire des mouvements de libération, en particulier ceux d'Afrique australe – même l'histoire de l'ANC n'est pas sérieusement étudiée. Son explication était que la recherche sud-africaine a été construite, et est en train de se construire, comme un sous-domaine de la recherche en Europe et aux États-Unis. D'autres lacunes majeures dans la recherche sud-africaine mises en relief par Maloka sont celles de l'étude du marxisme légal, et l'étude de l'Afrique de façon plus générale.

Nkiwane, l'un des panélistes, ainsi que quelques participants de la salle (Samir Amin en particulier) ont soutenu que le génie d'Archie n'était pas tant dans le fait qu'il faisait œuvre de pionnier, mais aussi qu'il revisitait d'anciennes questions, telles que celle de la démocratie (Nkiwane), et la question agraire (Amin). Toutefois, sa critique de l'idéologie du tribalisme a été célébrée comme une contribution qui fait école.

Sur la question agraire, selon Sam Moyo, Mafeje a déclaré qu'à part les colonies de peuplement d'Afrique australe, où il y a eu des expropriations foncières massives et de l'hégémonie raciale, il n'y a pas de véritable question foncière en Afrique.

Défendre cette thèse, a soutenu Moyo, c'était ne pas reconnaître la complexité de la question foncière en Afrique aujourd'hui, en particulier avec l'urbanisation et la migration, d'une part, et d'autre part, les nouvelles façons dont les terres sont concentrées entre les mains d'une poignée d'individus, pour servir d'aménagements touristiques. Il y a des questions territoriales plus larges en jeu, et l'essentiel de la masse terrestre en Afrique australe (environ 40 pour cent), a encore soutenu Moyo, est à présent plus ou moins réservé aux opérations relatives au tourisme, ce qui est une expropriation massive effectuée avec l'appui de l'Etat et des capitaux mondiaux.

Archie Mafeje prenait les chercheurs africains très au sérieux; il lisait et s'engageait avec autant d'écrits savants d'Africains qu'il le pouvait (Mkandawire). C'était un chercheur fugitif, qui trouvait une base dans des organisations régionales comme le CODESRIA, l'OSSREA et le SAPES, et il est certainement l'un de ceux qui ont le plus contribué à l'édification de ces organisations. Mafeje était un panafricaniste engagé et un chercheur de classe internationale.

D'une certaine manière, il semblait avoir senti que la fin était proche. Dès le début de l'année 2000, plusieurs d'entre nous l'avons entendu dire, de son ton badin habituel, qu'il avait « rendez-vous avec la mort dans trois ans... » C'était comme s'il pouvait prédire quand sa vie allait prendre fin.

Archie était un homme aux identités multiples et multidimensionnel. À sa mort, nombre de ces dimensions ont été mises à nu. Une partie de son voyage s'est terminée dans son village près de la ville d'Umtata, en Afrique du Sud, où il a eu un enterrement décent. Mais des prières ont été formulées pour lui dans des mosquées et des églises en Égypte, au Royaume-Uni et en Afrique du Sud.

La session spéciale organisée pour honorer Mafeje s'est terminée sur une très forte note, avec Archie, dans son humilité quasi-légendaire, rappelant à tout le monde qu'il n'était pas une star/un chercheur solitaire : il y a d'autres personnes, des chercheurs auxquels il a parlé au fil des ans. Parmi ceux qui étaient présents à la session, il cita : Thandika Mkandawire, Samir Amin, Helmi Sharawy et Sam Moyo.



Et il y a encore ceux avec qui il a croisé le fer. La liste est longue. « On ne produit pas les connaissances tout seul... » disait Mafeje.

C'était aussi une occasion pour Mafeje de réitérer ce qu'il disait tout le temps :

que le CODESRIA devrait continuer à encourager la multidisciplinarité. C'est pourquoi quand, en tant que nouveaux membres du Comité scientifique, « on nous a demandé d'écrire des notes sur l'état de la discipline, concernant nos dis-

ciplines respectives, nous avons refusé de le faire ».

Tel fut le Professeur Archibald Mafeje, ou « Mr Mafeje », comme il préférait qu'on l'appelle.

À Dieu, Prof.!